DISSERTATION

N° 167.

SUR

LE SCORBUT,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 juillet 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR LE SONGEUX, de Ploermel,

Département du Morbihan.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Suppléant.* ROUX, *Président.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Examinateur.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy.
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc, *Examinateur.*
Breschet.	Maisonabe, *Examinateur.*
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois, *Suppléant.*	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gébardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AMIE,

MA MÈRE.

A MON BEAU-FRÈRE ESNAULT,

Directeur des impositions indirectes ; Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

Vous avez dirigé les premières années de mon enfance ; long-temps vous me servîtes de père : recevez un faible hommage public de ma reconnaissance et de mon sincère attachement.

A MONSIEUR LEGROS,

Ancien Magistrat ; Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

Tribut de reconnaissance et d'attachement.

LE SONGEUX.

DISSERTATION

SUR

LE SCORBUT.

Considérations générales.

Le scorbut était-il connu des anciens? Plusieurs pensent que cette maladie a été décrite par les médecins de l'antiquité, particulièrement par *Hippocrate*, sous le nom de *tumeur et obstruction de la rate.* Au rapport de *Ronsseus*, ce fut cette même maladie qui affligea l'armée romaine commandée par César Germanicus, lorsqu'il campa en Allemagne au-delà du Rhin (1).

Strabon fait mention d'une pareille maladie occasionnée par l'usage de certains fruits, dans l'armée d'Oleus Gallus, en Arabie. Les militaires, dit cet historien (2), avaient des ulcérations à la bouche, qu'on nommait *Stomacaces*; de même ils étaient attaqués d'une espèce de palalysie des membres inférieurs, à laquelle on donnait le nom de *scélotyrbe.* Le Sire de Joinville, historien et secrétaire de saint Louis,

(1) *Pline*, Histor. natur., lib. 25, cap. 3.
(2) *Strabon*, Géograph., lib. 16.

rapporte que, parmi les maux qui dévastèrent l'armée du monarque français, harcelée par Saladin, l'an 1260, le scorbut fut un des plus terribles.

Ce ne fut guère que vers le commencement du seizième siècle, époque de la renaissance des lettres en Europe, que l'esprit d'observation se répandit parmi les médecins, et qu'ils portèrent d'une manière plus particulière leur attention sur cette maladie qui régnait endémiquement dans le nord, et que les peuples de ces contrées y connaissaient sous le nom de *schorbeck*, d'où on a fait le mot latin *scorbutus*.

La navigation ayant été perfectionnée, et les Indes découvertes à peu près dans le même temps, nous voyons qu'on n'eut pas plus tôt fait des voyages de long cours que les marins furent attaqués de cette maladie. Ainsi l'équipage de Vasco-de-Gama, qui trouva le premier un passage aux Indes orientales, par le cap de Bonne-Espérance, en 1497, fut cruellement affecté du scorbut.

Jacques Cartier, dans la relation de son second voyage à la Nouvelle-Finlande, sur la rivière du Canada, en 1535, donne un tableau fidèle du scorbut qui désola son équipage.

On donne le nom de *scorbut* à une maladie qui est ordinairement sans fièvre et caractérisée par une pesanteur du corps, par la lassitude spontanée, le changement de couleur du visage, la rougeur, la douleur des gencives, puis leur gonflement spongieux, par leur facilité à saigner, la vacillation des dents, l'haleine puante, et par l'enflure des jambes, avec des taches plombées, pourprées ou livides en ces mêmes parties.

Les médecins ne sont nullement d'accord sur le siége qu'occupe cette maladie. *Boerhaave* admet une acrimonie scorbutique, qu'il suppose exister dans le sang. *Sennert*, *Frédéric Hoffmann*, *Méad*, *Huxham*, *Lind*, ont également tous cru que le scorbut consistait dans un état putride des humeurs, qu'ils ont diversement expliqué. Certains auteurs font résider dans les solides le siége principal de la

maladie ; d'autres considèrent le scorbut comme analogue aux fièvres adynamiques.

M. le docteur *Broussais* suppose que le scorbut prend sa source dans une composition vicieuse du sang ; d'après lui, la débilité n'est qu'un effet secondaire, et non la cause principale des effets qui le caractérisent.

Milmann, en réfutant toutes les théories du scorbut émises avant lui, le fait consister dans l'altération des propriétés vitales. En adoptant cette opinion, nous voyons donc que la cause prochaine du scorbut consiste dans l'altération de ces propriétés, dans l'affaiblissement de la sensibilité et de la contractilité organique, selon *Bichat*, laquelle altération porte plus spécialement son action sur le système musculaire, et d'après M. *Keraudren*, sur le système vasculaire sanguin.

Les auteurs sont de même divisés de sentimens pour la classification de cette maladie. *Sauvages* la met au nombre des cachexies ; *Linnæus* la classe dans celle des décolorations ; *Cullen* et *Sagar* ont adopté la même classification ; M. *Pinel* la met au nombre des affections organiques.

L'identité des causes qui produisent le scorbut, dans des régions et climats différens, ne permet pas qu'on en reconnaisse de diverses espèces. Aussi la division que certains auteurs en ont faite en *scorbut de terre* et en *scorbut de mer*, en *scorbut chaud* et en *scorbut froid*, n'est pas admissible, car la maladie est la même partout ; et pourvu que les remèdes soient appropriés au temps et au degré où est parvenue la maladie, ils ont partout un effet à peu près semblable.

Pour mieux établir l'analogie du scorbut de terre, et du scorbut de mer, il nous suffira d'examiner les militaires devenus scorbutiques dans le camp russe, près d'Azof, et dans l'armée impériale, en Hongrie, près de Cromstadt, nous verrons qu'ils ont offert les mêmes symptômes. Cependant le scorbut de mer parcourt ses périodes bien plus promptement que celui de terre ; en mer on est bien plus longtemps sous l'influence des causes qui produisent la maladie, car, pour

les gens de mer, il n'est point de saisons réglées ni de demeures fixes; comme ils sont exposés à de perpétuelles variations, ils essuient tour à tour toutes sortes d'intempéries : tantôt portés vers les sables brûlans du midi, tantôt vers les glaces du nord, ils parcourent l'un et l'autre hémisphère; excédés de fatigue, ils passent du travail à un repos souvent plus fatal, sans pouvoir ni soutenir ni réparer leurs forces par la nourriture peu saine à laquelle les réduit souvent l'impérieuse loi de la nécessité (1) : en mer, il est donc bien plus difficile de se mettre à l'abri des pernicieux effets de ces causes; mais, nous le répétons, à terre comme en mer, la nature des causes est constamment la même.

M. le baron *Larrey* pense que le scorbut de terre porte particulièrement ses effets sur les viscères abdominaux; il prétend, au contraire, que celui de mer agit spécialement sur le système glanduleux, sur les organes salivaires et sur le tissu des gencives.

Le scorbut est-il contagieux? Si nous consultons les auteurs anciens, nous voyons que presque tous le regardaient comme tel. *Horstius* attribue les progrès de la contagion, en Hollande, à la coutume ou l'on est de se donner des baisers en se saluant; il n'est point surpris que cette maladie soit si commune dans les villes anséatiques et dans la Basse-Saxe, parce qu'on ne se sert à table que d'un seul verre. *Sennert* assure qu'elle se communique par les embrassemens vénériens; mais presque toutes ces opinions, sur la contagion du scorbut, sont entièrement abandonnées. Cependant M. *Fodéré*, professeur à la faculté de médecine de Strasbourg, reconnaît la nature contagieuse du scorbut. Voici comme s'exprime ce savant professeur : » Les circon-« stances me fournirent une ocasion très-favorable pour résoudre la « question de la contagion du scorbut, à laquelle je ne croyais pas

(1) Depuis quelques années, le gouvernement de Sa Majesté a tellement amélioré le sort des marins, sous tous les rapports, et messieurs les officiers de la marine secondent avec tant de zèle les intentions paternelles du Roi, que le scorbut est devenu bien moins fréquent à bord des navires de guerre.

« alors. Durant le premier temps de l'épidémie qui régnait dans « l'armée des Alpes, le défaut d'espace m'avait obligé à laisser les « scorbutiques avec les autres malades; bientôt ceux qui les fréquen- « taient le plus, et qui auparavant étaient exempts de la maladie, se « plaignirent de l'affection des gencives; étant parvenu à placer les « scorbutiques à l'ancien collége des jésuites d'Embrun, je n'éprouvai « plus les mêmes inconvéniens; mais cela n'empêcha pas que plu- « sieurs jeunes chirurgiens, chargés des scarifications des ulcères « scorbutiques, ne gagnassent l'affection locale : c'était d'ailleurs une « voix générale parmi les militaires, qu'ils avaient contracté leur mal « en couchant avec des camarades qui l'avaient, en buvant et en « mangeant après eux dans les mêmes vases. »

Mais, au lieu d'assigner à la contagion la propagation du scorbut qui régnait épidémiquement dans l'armée des Alpes, ne serait-il pas plus raisonnable de l'attribuer à des causes communes qui agissaient également sur tous les militaires qui se trouvaient dans un même lieu?

Pendant les quarante mois que j'ai fait le service à bord du brick de guerre le *Lancier*, nous avons eu plusieurs scorbutiques; je n'ai point observé qu'il fût contagieux. Je rappellerai ici en peu de mots un fait dont j'ai été témoin, pendant notre séjour à Guayaquil : en 1825, un bataillon du régiment des *Vencedorets*, après des marches pénibles et forcées (il venait de Quito), eut beaucoup de scorbutiques; on les fit entrer à l'hôpital, où il y avait déjà une assez grande quantité de malades, beaucoup de fièvres intermittentes et des gastro-entérites, les malades étaient deux dans chaque lit, personne ne contracta le scorbut?

Horstius est le premier qui ait cru que le scorbut était héréditaire, son avis a entraîné un grand nombre de médecins; mais des observations attentives et une expérience presque journalièrs ont démontré la fausseté de cette assertion; cependant cet origine de parens scorbutiques, disposant à la faiblesse, peut être considérée comme une des causes éloignées du scorbut.

Le scorbut peut être épidémique, surtout quand les causes qui le produ sent sont nombreuses et portées à un haut degré d'intensité, comme dans les camps, les villes assiégées, les vaisseaux.

Le scorbut régnera endémiquement si les causes sont fixes et permanentes; ainsi, presque tous les médecins du Nord regardent cette maladie comme endémique sur les côtes de la mer Baltique, en Islande, dans le Groënland, dans les parties septentrionales de la Russie.

Enfin, le scorbut peut être sporadique lorsque les causes sont moins fréquentes, et qu'elles sont plus particulières à un petit nombre de personnes, comme en Angleterre, en Irlande, sur les côtes de la Basse-Bretagne.

Causes du scorbut.

Un grand nombre de causes peuvent déterminer le développement du scorbut, et, d'après tous les observateurs, ces causes sont, l'air très-froid et humide, l'air chaud et humide, la mauvaise nourriture, les eaux corrompues; les fatigues excessives avec privation de bons alimens; l'ennui et les affections tristes de l'âme. En effet, les personnes d'un tempérament mélancolique, et qui, se trouvant dans l'infortune, n'ont pas assez d'énergie pour supporter leur situation, qui s'abandonnent au découragement, sont les premières à ressentir les funestes effets du scorbut : on en trouve des exemples récens et malheureux parmi les Français qui ont gémi dans une dure et cruelle captivité pendant les guerres que nous avons eu à soutenir contre l'Angleterre et les autres puissances de l'Europe ; l'alarme que l'on jeta dans l'armée d'Égypte, pendant le blocus d'Alexandrie, en lui faisant croire que le scorbut était contagieux, en rendit la marche plus rapide et plus désastreuse.

On croit aussi, avec quelques fondemens, que la privation des végétaux récens, des herbes et des fruits, est propre à favoriser e scorbut : on est d'autant plus porté à admettre cette cause, que ceux qui sont attaqués du scorbut recherchent ces alimens avec avidité.

L'on voit cependant le scorbut attaquer ceux qui ne se nourrissent que de végétaux. On le vit régner épidémiquement en Allemagne dans les années 1771 et 1772, où un grand nombre d'hommes furent obligés de ne vivre que de légumes, de racines et d'écorce d'arbres.

Les personnes qui habitent des souterrains, celles qui sont renfermées dans des cachots ou qui occupent des appartemens humides et toujours froids, même en été, sont sujettes à contracter la maladie qui nous occupe. On doit de même ranger les grandes villes parmi les lieux où la température est propre, en hiver, à disposer au scorbut; car l'eau qui s'évapore des rues agit continuellement sur les individus exposés à son action; les maisons, qui sont fort élevées, rendent les vapeurs stagnantes : aussi les habitans des grandes villes, surtout le peuple qui loge dans des chambres basses, où la lumière pénètre à peine, qui n'a que de mauvais alimens qui ne peut se procurer de vin pour boisson, est fort sujet au scorbut. Dans les temps de disette, si surtout les farines sont de mauvaises qualités, si l'hiver a été froid et pluvieux, on voit une infinité de misérables être victimes du scorbut. On ne se rappelle pas, sans effroi, les ravages qu'il causa à Paris en 1699, dans tous les quartiers les plus peuplés de cette capitale, on voyait sur leurs portes des gens avec les gencives pourries, les jambes enflées, couverts de taches livides, etc.

Je crois qu'on ne peut guère révoquer en doute la puissance des causes que je viens d'énumérer ; cependant ni l'une ni l'autre d'entr'elles ne suffit pour produire la maladie; mais partout où ces causes agiront d'accord, le scorbut en sera un effet nécessaire.

On peut, d'après les auteurs qui ont le mieux écrit sur le scorbut, distinguer dans cette maladie trois degrés ou périodes. Chacun de ses temps, en nous faisant voir comment la maladie s'accroît, nous montrera le terme où il faut qu'elle soit parvenue pour être dangereuse, celui où l'on peut encore la combattre avec succès, et enfin celui où elle est incurable.

1°. La première période s'annonce par la pâleur de la face, elle devient bouffie ou jaunâtre; elle passe successivement à une couleur

plus obscure ou livide, ce qui est surtout plus remarquable autour des lèvres et des yeux. Les malades ont de l'aversion pour toute sorte d'exercice, ils ont un air abattu; le dégoût pour le travail leur est ordinaire; ils sont timides, sombres, et perdent leur gaîté naturelle; ils ont un amour marqué pour la solitude; ils ressentent une lassitude universelle, accompagnée de faiblesse et d'engourdissement dans les genoux et les jambes; les gencives sont gonflées et rouges, elles saignent facilement pour peu qu'on y touche; l'haleine est fétide, la peau est sèche : l'on y remarque une aridité, qui, augmentant par degré, annonce une diminution sensible dans la transpiration; on ne reconnaît plus dans leurs yeux leur vivacité ordinaire; la méfiance leur est naturelle; leur esprit, leur imagination s'affaiblissent au point qu'ils sont insensibles à leur état; la couleur de leurs lèvres change; les jambes et les cuisses sont quelquefois enflées, surtout le soir; quelques-uns ont le ventre un peu tendu, sans être douloureux, et vont difficilement à la garde-robe; le pouls s'éloigne peu de l'état naturel, il est quelquefois un peu plus lent, mais régulier; l'appétit se soutient, l'urine est dans l'état naturel.

Tels sont à peu près les symptômes qui, communément, décèlent le scorbut; mais ils sont insuffisans pour affirmer l'existence de cette maladie.

2°. Les symptômes que nous venons d'énoncer dans la première période acquièrent dans la seconde un nouveau degré d'intensité; la maladie, qui n'était que soupçonnée, ne demeure plus douteuse. Le teint, de jaune qu'il était, devient comme verdâtre; la tristesse va jusqu'au découragement absolu; la peau devient sèche, quelquefois raboteuse; elle se couvre de taches qui deviennent violettes et noirâtres aux cuisses; les gencives s'excorient et fournissent beaucoup de sang, l'ébranlement des dents en est la suite. L'haleine est alors très-puante; chez quelques sujets il y a une salivation abondante : on observe ordinairement ce symptôme chez ceux qui, peu de temps auparavant, ont subi un traitement antivénérien. Les douleurs, qui étaient vagues et comme rhumatismales, deviennent fixes; elles occu-

pent ordinairement les genoux, les lombes; quelquefois elles sont atroces. Les muscles fléchisseurs de la jambe se raccourcissent; les genoux se gonflent; les taches de la peau deviennent livides, plus larges, plus profondes, semblables à des ecchymoses. S'il existe des ulcères, ils prennent un caractère particulier; leurs bords s'élèvent; ils sont durs, violets; le fond en est fongueux et saigne facilement; au lieu de pus ils laissent couler une sanie sanguinolente. Il survient quelquefois des hémorrhagies considérables par le nez, la bouche, les gencives, les intestins, les poumons, etc. Les os se carient, leurs lames se séparent, et forment des exostoses occasionnant des douleurs inexprimables. Les malades éprouvent une grande difficulté de respirer, de l'oppression, une suffocation éminente au moindre mouvement. Dans certains cas, il y a dysenterie; l'urine est épaisse, fortement colorée; elle passe promptement à la putréfaction.

3°. Dans cette période, tous les symptômes deviennent si graves qu'ils offrent le tableau de la plus effrayante des maladies. Les malades ont perdu tout espoir de guérison; la bouche répand une puanteur insupportable; des hémorrhagies considérables épuisent les malades; les cicatrices anciennes se rouvrent; des sueurs fétides et gluantes couvrent la face et la poitrine, tandis que les pieds et les jambes sont secs et froids. Chez quelques sujets, on a vu les jambes rétractées au point que les talons touchaient les fesses. Il se fait chez quelques malades des collections séreuses dans le thorax et l'abdomen. Les syncopes sont très-fréquentes; les os, qui ont été entièrement fracturés, perdent leur réunion par le ramollissement du cal. On observe quelquefois des fièvres putrides, colliquatives, accompagnées de pétéchies, qui accélèrent la perte du malade. Il en est de même des vomissemens du sang et des diarrhées sanguinolentes, que l'on observe souvent dans ce troisième temps du scorbut. Enfin l'oppression et la constriction de la poitrine augmentent, la respiration devient courte et laborieuse, et le malade meurt subitement quelquefois, en indiquant un point très-douloureux sous le sternum.

Telle est la marche la plus ordinaire du scorbut; cependant il est

quelques circonstances où la succession des symptômes n'est pas aussi régulière. Il est des cas où la maladie parcourt ses périodes avec rapidité; d'autres fois elle est plus lente dans sa marche, et peut rester un certain temps sans faire des progrès rapides.

Prognostic du scorbut.

Le prognostic de cette maladie, dit *Lind*, est souvent trompeur, car on voit certains scorbutiques, qui ne sont que légèrement malades, être subitement attaqués des plus mauvais symptômes.

On devra concevoir d'heureuses espérances de guérison si, après avoir fait usage de remèdes convenables, on voit la peau s'humecter et se ramollir; si on s'aperçoit que le ventre devient libre, après une longue constipation; si les taches de la peau jaunissent et se dissipent peu à peu, ces signes seront d'autant plus favorables, si on aperçoit que le malade reprend l'usage de ses jambes, et s'il peut supporter le changement d'air sans avoir des défaillances.

Le malade devra être regardé dans un danger éminent, si a l'oppression de poitrine se joint la dysenterie, l'hydropisie, des douleurs de côté, de fréquentes faiblesses et des hémorrhagies.

Curation prophylactique.

Les personnes dont les habitations sont dans des endrois bas, marécageux et humides, exposées à de grandes pluies et à des brouillards épais; qui logent dans des rez-de-chaussées, dans des souterrains, préviendront le scorbut en couchant dans des appartemens les plus élevés possibles du sol; elles changeront la qualité pernicieuses de l'air, en corrigeant l'humidité par des feux continuels. On tâchera de rendre ces logemens le plus aérés possible, en y pratiquant des ouvertures, et par ce moyen y établir des courans d'air. Les alimens seront d'une facile digestion, et tirés du règne végétal, on mangera des racines dites antiscorbutiques. Au repas, on boira un

verre de bonne bière, de cidre, de vin, ou toute autre liqueurs fermentée; on aura soin de s'abstenir d'un long usage de viandes salées ou fumées. Si a ces moyens on joint un exercice modéré, si les malades se livrent à quelques amusemens agréables, propres à dissiper l'ennui et la tristesse, on peut raisonnablement espérer que le scorbut ne se manifestera pas parmi les gens de terre qui habitent les lieux mêmes les plus favorables au développement de cette maladie.

Après avoir succinctement indiquée les diverses précautions que les habitans de la terre peuvent prendre contre le scorbut, nous allons porter notre attention sur les marins, sur cette classe d'homme hardie et laborieuse, indiquer les moyens de prévenir cette maladie, ce fleau des navigateurs.

Si l'air est la cause de la vie, il est aussi la source de toutes les maladies (1). La purification de l'air doit donc tenir le premier rang parmi les précautions dont nous avons a parler; car de bons alimens, beaucoup de propreté de la part des matelots, ne feraient que diminuer le mal sans le détruire, si l'infection de l'air subsistait sur un vaisseau.

Il y aurait sans doute beaucoup a gagner si, sans nuire aux manœuvres nécessaire d'un bâtiment, on pouvait y diminuer le nombre des matelots; car nulle doute que la grande quantité d'homme et d'animaux qu'on embarque et qu'on place dans des endroits resserrés sont une des principales causes de la corruption de l'air sur un vaisseau.

On s'est beaucoup occupé de trouver des moyens convenables pour renouveler l'air sur les vaisseaux. *Helse* paraît être le premier qui s'occupa de faire une heureuse application des ventilateurs à soupape, pour renouveler l'air dans les bâtimens. *Hales*, *Duhamel* et *Weur-*

---

(1) « Mortalibus aër tùm vitæ, tùm morborum causa est : morbi aliundè rarò nascuntur quàm ab aëre cùm is morbidis inquinamentis corpus subierit. (Hipp., *de Flatibus.*)

lesec, continuèrent ses recherches et proposèrent aussi diverses machines pneumatiques : faire la description de ces instrumens, dépasserait les limites que je me suis proposées ; d'ailleurs, on a abandonné l'emploi de ces moyens qui offraient beaucoup d'inconvéniens : les instrumens dont on fait usage aujourd'hui sont des ventilateurs qu'on nomme *manche à vent*, c'est un grand tuyau légèrement conique, fait de toile à voile, dont le canal est maintenu dilaté par des cerceaux placés de distance en distance.

Le célèbre capitaine Cook, pour purifier l'air dans l'intérieur de son vaisseau, allumait des feux sous les écoutilles, par ce moyen il obtenait le double avantage de renouveler l'air et de dissiper ses qualités humides et malsaines en le raréfiant ; après cette opération, il avait soin de faire des aspersions de vinaigre, il obtint de cette méthode les plus heureux effets.

Long-temps on a cru que les fumigation aromatiques, le lait de chaux, répandu sur toutes les parties de l'intérieur du vaisseaux, la déflagration de la poudre à canon, etc., étaient des moyens efficaces pour rétablir l'air altéré par la respiration et les émanations infectes : les lumières répandues par la physique et la chimie moderne ont démontré que c'était une erreur.

Il était réservé à la chimie moderne de nous procurer des moyens plus certains pour arriver au but désiré ; aussi, à bord des navires on emploie avec beaucoup de succès, les fumigations de M. *guyton de Morveau.*

Pour ce qui concerne les vêtemens des marins, autant que possible ils seront faits d'étoffes de coton, des tissus de lin et de chanvre ; à la vérité ces étoffes sont moins propres à conserver le calorique que celles de laine ; mais elles ont sur celles-ci l'inappréciable avantage de se sécher promptement et de s'imprégner moins facilement des miasmes.

L'officier de santé visitera de temps en temps la bouche des matelots ; il fera exposer les matelas à l'air : de plus, le chirurgien aura

soin que les convalescens soient convenablement vêtus, qu'ils se tiennent propres, qu'ils se lavent souvent. Dans les jours chauds on les fera baigner; ces précautions pour les bains sont encore plus rigoureusement applicables aux matelots bien portans.

Quoique les substances alimentaires, soit végétales, soit animales, dont font usage les marins, forment en général une nourriture grossière difficile à digérer; cependant, quand elles sont de bonnes qualités et bien conservées, elles conviennent au plus grand nombre de ces hommes qui sont ordinairement livrés à des travaux rudes, et pour la plupart tirés de la classe la plus laborieuse et la moins aisée de la société : cependant, pour corriger les effets de la nourriture ordinaire, on a senti le besoin d'avoir des alimens rafraîchissans qu'on distribue à l'équipage.

L'eau, les liqueurs fermentées et alcoholiques forment la boisson des gens de mer. Pour embarquer, on préferera toujours l'eau dans laquelle le savon se dissout sans se grumeler, qui cuit facilement les légumes : si elle a un goût marécageux on ne s'en servira pas.

La crainte de manquer d'eau douce, dans les longues traversées, à fait naître l'idée d'y suppléer par la distillation de l'eau de mer. Ce procédé, dont on doit la perfection à Poissonnier, peut être employé, surtout si l'équipage est peu nombreux.

On doit aussi mettre au nombre des prophylactiques le café, à bord des vaisseaux de guerre, surtout dans les campagnes de long cours. Le café, en relevant le ton des organes corrige efficacement la tendance à la débilité; de plus, il égaie l'esprit, et n'a pas l'inconvénient des narcotiques, des esprits ardents, ni même du vin; peut-être même est-il le moyen le plus efficace de combattre leurs effets pernicieux.

Enfin, dans les moyens prophylactiques, on doit chercher de tout son pouvoir, si les circonstances l'exigent, à établir chez les marins des évacuations, soit naturelles, soit artificielles, dans des proportions utiles au maintien de la santé.

On cherchera à établir des rapports entre le mouvement et le repos, la veille et le sommeil, suivant le genre de vie des différens individus et l'état de l'atmosphère. On emploiera tous les moyens propres à écarter les affections tristes de l'âme, en rassurant les matelots, en leur donnant des jeux qui les exercent, les amusent et les distraient. On leur distribuera à propos quelques bouteilles de vin, une plus grande quantité de légumes ; on diminuera les viandes salées. On leur fera prendre de temps à autre des sucs de groseille, de citron, d'orange, une légère décoction de jeunes branches de sapin, etc. Ce fut en prenant toutes ces précautions hygiéniques, bien plus qu'en mettant à contribution l'arsenal médical, que l'immortel capitaine Cook préserva son équipage du scorbut.

Traitement curatif.

Jamais peut-être maladie n'a offert autant de discordance dans son traitement que celle dont nous venons de tracer l'histoire. En effet, les auteurs recommandent un si grand nombre de remèdes dont les principes sont si opposés, qu'ils semblent ne pouvoir convenir à la même maladie. Les uns vantent les adoucissans, les mucilagineux, etc. ; d'autres ordonnent les médicamens âcres, amers, les alkalis, etc. Celui-ci prescrit des substances savonneuses, les sucs de certaines plantes, des liqueurs fermentées ; celui-là, enfin, propose des acides de tous genres, comme des spécifiques du scorbut ; tous prétendent avoir obtenu de nombreux succès : mais répétons ici ce que nous avons déjà dit plus haut, c'est bien moins sur les ressources pharmaceutiques qu'il faut compter pour guérir le scorbut que sur les moyens que nous présente l'hygiène ; et si nous faisons attention à la variété des causes qui peuvent occasionner cette maladie, nous verrons qu'il n'y a point de spécifique absolu contre elle.

Aussitôt que l'on commencera à reconnaître les premiers symptomes du scorbut, la première chose qu'on doit conseiller aux malades

sera de changer d'air; on leur ordonnera un exercice modéré. En Norwège, dit *Lind*, on expose les scorbutiques dans des îles désertes, où ils se nourrissent principalement de mûres sauvages.

Si le scorbut se manifeste chez un sujet fort et vigoureux, et qui n'ait point encore ressenti aucune atteinte de cette affection, si cet individu n'a point été épuisé par d'autres maladies, la saignée, loin de nuire, pourra produire de très-bons effets; il faut cependant être réservé sur son emploi.

Dans le commencement de la maladie, on peut aussi avoir recours aux purgatifs; on donnera la préférence aux purgatifs acidules, comme le tamarin, la crême de tartre, la manne, à laquelle on joint des amers, tels que le quinquina, la rhubarbe, etc. Si les articulations de la jambe, du pied sont douloureuses, tuméfiées, on devra faire prendre des bains de sables au malade. Pendant notre station sur les côtes du Chili, du Pérou et de la Colombie, nous avons eu occasion d'employer très-souvent les bains de sables, nous en avons obtenu les résultats les plus satisfaisans.

Si nous ouvrons les voyages des navigateurs, nous voyons que l'amiral Anson, en relâchant à l'île de Juan-Fernandez, y trouva une grande quantité de plantes dites *antiscorbutiques*; l'usage de ces plantes dissipa le scorbut, qui faisait de grands ravages à son bord.

L'équipage du capitaine Vancouver était tourmenté par le scorbut lorsqu'il arriva à Valparaiso, sur la côte du Chili; il fit donner à ses marins du bœuf, des légumes et du pain frais; il leur fit manger tous les jours une certaine quantité de raisin, de pommes et d'oignons; il eut bientôt la satisfaction de voir le scorbut disparaître.

Krumer, médecin de l'armée impériale en Hongrie, ne tira aucun succès des plantes antiscorbutiques que le collége des médecins de Vienne lui envoya : le scorbut faisait les plus affreux ravages dans cette armée; il ne céda qu'au retour de la belle saison et à l'usage des végétaux récens.

Beaucoup d'autres médicamens ont été recommandés dans cette maladie. *Boerhaave* prescrivait la plupart du temps le lait de beurre récent ; *Bernard Below* nous vante les vertus du *sedum minus acre* ou *herba vermicularis* : Etmuller préconise la sauve-vie ou *ruta muraria*. Les Allemands croyaient avoir trouvé un spécifique contre le scorbut dans la petite chelidoine, qui a été appelée *schorboct-rout ;* les Danois faisaient usage du trèfle d'eau, *menyanthes-trifoliata*, etc. Il serait beaucoup trop long de chercher à passer en revues tous les médicamens dont on a exalté les vertus dans cette maladie, et que chaque auteur regardait comme un véritable arcane. Cependant on peut, en quelque sorte, conclure que les végétaux frais, surtout les crucifères, qui contiennent une huile âcre et volatile qui leur donne des propriétés stimulantes, sont des remèdes utilement employés dans le traitement des affections scorbutiques et des maladies atoniques en général.

Dans la troisième période de cette maladie, on ne saurait trop prendre de précautions pour empêcher la progression des accidens et pour les détruire ; car les efforts que l'on fait sont souvent insuffisans pour en modifier les terribles résultats.

Je m'abstiendrai de parler en détail du traitement de chaque symptôme, d'autant plus que les phénomènes les plus effrayans se dissipent à mesure que la constitution s'améliore. On oppose aux hémorrhagies et aux flux dysentériques, les acides minéraux, les astringens végétaux les plus puissans, comme la gomme-kino, les écorces de chêne, de grenades, les racines de rathania, de columbo, etc. S'il y a une grande difficulté de respirer, on fera prendre au malade de l'oxymel scillitique ; on appliquera des ventouses, des sinapismes, des vésicatoires ; si la faiblesse est extrême, on tâchera d'y remédier par des frictions, par des fomentations aromatiques. On peut administrer des petites doses de quinquina, de sulfate de quinine ; s'il y a des spasmes et des douleurs, on donnera du camphre, du musc et de l'opium.

Comme les ulcères des scorbutiques présentent des chairs fongueuses, il faudra chercher à leur donner un peu de ton et de ressort à chaque pansement. On lavera les ulcères avec une décoction de quinquina, on y ajoutera quelques gouttes d'acides sulfurique. Si ce sont les gencives qui sont ulcérées, on les touchera avec un plumasseau imbibé d'un mélange fait avec l'oxymel, le miel rosat et un peu d'eau de *Rabel*. A mesure que les remèdes internes combattent efficacement la maladie principale et ses causes, les ulcères approchent de plus près de leur guérison.

Autopsie des corps des scorbutiques.

En général elles ont présenté des lésions organiques dans un certain rapport avec la période, le degré d'intensité qu'avait atteint la maladie à l'époque où les sujets avaient cessé de vivre.

Le plus généralement elles ont offert, pour résultat, la putréfaction très-prompte des cadavres ; le sang d'une couleur noire et dans un état complet de dissolution ; les chairs molles et flasques; les os ramollis, altérés dans leur substance spongieuse, séparés des cartilages, jaunes, gris, raboteux à leur lame externe, de manière à ne pouvoir jamais en faire un squelette, d'après la remarque de *Charles-Louis Hoffmann*. On a trouvé un épanchement d'un liquide épais dans l'articulation du genou (1) ; des collections séreuses, dans quelques cas puriformes, dans l'une des cavités thorachiques (2) ; les poumons flétris, quelquefois engorgés de sang, chez des sujets morts subitement. Le cœur flasque, livide ou blanchâtre, très-dilaté dans ses quatre cavités, par un sang noir en caillot ; beaucoup de sérosité dans le péricarde. L'abdomen contient plus ou moins d'un liquide séreux,

(1) *Rouppe*, de Morbis navigantium.

(2) *Poupart*, Académie des sciences, années 1699.

jaunâtre ; les viscères les plus ordinairement sains sont quelquefois très-engorgés chez certains sujets ; la membrane muqueuse gastrique présente des taches noires ; le foie et la rate sont altérés dans leur texture. Les glandes du mésentère et autres glandes lymphatiques engorgées, quelquefois abcédées. Lorsque la maladie avait atteint la dernière période, on a trouvé le tissu des mucles fléchisseurs de la jambe mollasse, facile à déchirer en filamens, quelquefois réduit en une espèce de putrilage ; les épiphyses séparées du corps des os longs, certains os rongés par la carie, etc. Le cerveau a toujours été trouvé sain ; ce qui pourrait porter à faire expliquer, jusqu'à un certain point, l'intégrité des facultés intellectuelles conservées jusqu'à la mort par les scorbutiques.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Ab osse perscisso delirium, si in vacuum penetraverit. *Sect.* 7, *aph.* 24.

II.

In morbis minùs periclitantur ii quorum naturæ, et ætati, et habitui, et tempori magis cognatus fuerit morbus, quàm ii quibus horum nulli similis fuerit. *Sect.* 2, *aph.* 34.

III.

Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Sect.* 6, *aph.* 6.

IV.

Frigidum autem, convulsiones, tetanos, nigrores, et rigores febriles. *Sect.* 5, *aph.* 17.

V.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimicæ, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.